

## COURSE-POURSUIVE

Un volume sombre s'interpose, camion poussif qui disparaît sous un énorme chargement de foin débordant de toute part. Au-delà un virage s'incurve vers la droite.

Évaluer les intervalles, les allures respectives : distances hasardeuses mais passage possible.

Dépassement en flèche ; le tournant est plus proche que prévu.

Double débrayage, troisième, queue de poisson, tant pis pour le camion!

Le virage est sec ; freinage à l'entrée, relance, trois coups brefs de volant ; le train arrière dérape, appuyer à fond sur l'accélérateur, raccrocher, opération réussie.

Éclat de rire, passage en quatrième et recherche d'une cigarette dans le vide-poches.

Le camion hurle des insultes à la sirène. Pourquoi une sirène sur un camion ? Rien dans le rétroviseur, coup d'œil par-dessus la portière : deux motards de la police.

Mais qu'est-ce que police, loi ou règle ?

Insignifiantes vétilles broutées par des moutons sous le regard flamboyant du bélier ; brins de paille épars avec lesquels on voudrait risiblement enrayer le va-et-vient des pistons, fétus qu'écrase, annihile le rythme surhumain de cinq mille tours par minute tourbillonnant dans le matin transparent.

Les premiers contreforts du massif sont proches. L'aiguille du compteur oscille autour de 210. Sur cette route rectiligne mais au revêtement médiocre il faut tenir fermement le volant ainsi que le rappelle une brusque embardée sur la gauche. Les deux motards semblent distancés. À l'intérieur de la tête un grand vide. Le soleil éclabousse les plaques de bitume, frappe les rétines, absorbe machine et pilote dans ses illuminations de mirage aquatique métamorphosé en flammes... Un tournant annonce les côtes.

Les virages se succèdent, très rapprochés ; la troisième stride à plus de 6 000 tours. La TR, collée à la route, s'enroule dans les lacets. Les roues arrière sous le dérapage contrôlé chassent à chaque courbe. Un homme en guenilles tire son petit âne gris dans le fossé. Un masque sec colle au visage. Soudain s'allonge une ligne droite et plate où s'engouffrer. Presque à son terme deux taches surgissent dans le rétroviseur. Sur parcours sinueux une moto est imbattable, mais les poursuivants seront distancés sur terrain plat et quelque part un chemin latéral offrira une échappatoire.

La route descend aussitôt. La déclivité, très brutale, tombe sur la gauche. Dérapage imparfaitement contrôlé dans le premier virage et, à quelques dizaines de mètres, dans une clarté limpide, un bélier suivi d'un troupeau de moutons descendus de la montagne qui traverse la chaussée.

Freiner.

Débrayer.

Accélérer au point mort, lancer le moteur à un nombre de tours suffisant pour tenter de rattraper la seconde.

Embrayer.

Le moteur hurle dans la gamme des aigus mais la boîte ne casse pas.

Seule issue : le bas-côté ; une colonne de poussière jaillit. La TR rebondit. La direction ne répond plus.

Le vide s'ouvre.

Braquer à droite. Redresser.

Tout se met à tanguer et brusquement, sur un coup d'accélérateur, récupération du contrôle.

Un mur de roc gris tranché de noir ferme la route qui se casse à angle droit. Freinages successifs ; la TR ralentit mais continue à glisser vers le roc qui grossit, grossit...

Et, calmement, la TR s'immobilise, train avant mordant sur le maigre fossé.

Il faut repartir et les bras, des bras redevenus ceux d'un homme, météore évanoui, tremblent trop pour être dirigés.

Les motards débouchent du virage. Paralysés les yeux fixent le rétroviseur.

Grincement de pneus écorchant l'asphalte. Refus de se retourner.

Dans le miroir magique deux formes s'envolent ; elles voltigent comme des sacs, n'en finissent pas de remplir le champ de vision. Le choc se fait attendre, le choc atroce bien connu et qui tarde, qui tarde en une très longue attente.

Enfin un écrasement de tôles, puis un autre, montent du précipice ; et c'est le silence, le silence terrible de cette nature de pierres, malgré les bêlements affolés des moutons ; puis les cris d'un homme qui dévale le sentier.

Je n'ose pas regarder. Les dents claquent. À tâtons je recule et, très doucement, repars.

Une nausée qui soulève mon diaphragme me contraint à m'arrêter. Agenouillé contre les rochers, secoué de spasmes incontrôlables, je hoquette, vainement, réduit à cette carcasse dont les convulsions me jettent sur une touffe des genêts des montagnes volumineuse et brouillée. Je cherche l'apaisement qui se refuse ; des soubresauts me poussent avec violence, et le blanc des genêts s'agrandit en un monde immense, inconsistant, distordu par mes larmes ; l'angoisse serre ses cercles d'acier autour de mon thorax qui étouffe...